
En Allemagne. L'histoire à l'école primaire.

Numéro d'inventaire : 1979.37251.18

Auteur(s) : Joseph Galtier

Type de document : article

Période de création : 1er quart 20e siècle

Date de création : 1905

Description : Article découpé dans un journal.

Mesures : hauteur : 691 mm ; largeur : 161 mm

Notes : Article tiré du journal Le Temps, daté du 16 septembre 1905, s'intéressant à l'enseignement de l'histoire en Allemagne et plus particulièrement en Alsace.

Mots-clés : Conception et politiques éducatives

Histoire et mythologie

Filière : École primaire élémentaire

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 2

RAMEN 16 SEPTEMBRE 1905.

PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS, DEUX ANS ET DEMI-TOUR...
DEPARTS A L'ETRANGER...
TRES PERIODES...

Un numéro (départements) 20 centimes

ANNONCES: MM. LAGRANGE, CRUP ET C^o, 8, place de la Bourse

TELEPHONE 5 LIGNES:
N^o 103.07 - 103.08 - 103.09 - 103.37 - 110.40

Il y a très bien qu'il n'y a rien à faire aux colonies sans le concours des indigènes et que ce concours doit être acquis en les instruisant, en développant leur bien-être. Il avait conçu tout un travail de préparation pour en faire les auxiliaires de nos négociants. Il a été l'un des premiers à concevoir et à essayer d'appliquer la politique à laquelle tout le monde se rallie aujourd'hui.

PROPOS DIPLOMATIQUES

CONVERSATION AVEC M. JULES CAMBON

M. Jules Cambon, ambassadeur de France à Madrid, est arrivé à Paris il y a deux jours. Il y vient moins pour y prendre un congé que pour régler les derniers détails du voyage de M. Loubet. J'ai pu hier me entretenir avec lui de ce voyage, dont le programme n'a fait jusqu'ici l'objet d'aucune communication à la presse, et aujourd'hui arrêté de façon à peu près définitive.

Vous savez, m'a-t-il dit, qu'il n'est point facile d'être l'hôte d'un voyage officiel. Il me semblait que vous saviez cela, car vous avez été ambassadeur de France à Madrid pendant deux fois vingt-quatre heures. Le roi et la nation espagnole, qui tiennent à réserver à M. Loubet un accueil admirable, s'ingèrent à lui proposer tout ensemble les honneurs de Madrid et les sentiments de l'Espagne. Nous avons eu de la peine quelquefois à nous en tenir à ce que nous devons nous en tenir à ce que nous avons voulu. Et je crois que si l'on n'a pas été convenu, ces changements ne porteraient que sur des points secondaires.

EN ALLEMAGNE

UN VISITEUR A L'ECOLE PRIMAIRE

Strasbourg, 14 septembre. On parle beaucoup en ce moment de l'école primaire française. On discute sur le degré des institutions et le culte du patrioisme. Il y a des polémiques passionnées qui alternent avec des déclarations calmes, des cèdes de jour et des diatribes d'ouvrage destinés aux élèves des écoles communales. De toutes ces controverses il ressort nettement qu'on ne s'entend que sur un point: on reconnaît l'importance et l'influence de l'enseignement de l'histoire sur les jeunes générations. L'histoire est l'arsenal formidable où les partis et les nations trouvent toujours des armes pour leurs ambitions et leurs despoirs. Ce qu'on appelle la philosophie de l'histoire n'est le plus souvent que l'art de se servir de ses armes. La prétendue leçon des événements n'est rien de plus que la façon de juger et de sentir et de préparer des courants d'opinion, c'est tout l'histoire de demain. L'histoire est tout de même la fameuse phrase: «L'Allemagne ne doit pas ses victoires de 1870 au fait à elle-même, mais à l'instincteur.» Cela ne signifie pas, comme je l'ai entendu dire, que les soldats allemands, étant mieux instruits que les autres, avaient sur eux une véritable supériorité. Cela signifie que les instituteurs avaient donné les principes dans l'enseignement des guerres de l'indépendance. Ils avaient religieusement entretenu cette fameuse guerre qui avait jadis été le soldat allemand d'aujourd'hui; ils avaient exalté les vertus de «Tugendlied», son enthousiasme et son esprit de sacrifice. La gloire des Méridiens, des Krieger, des Teufelsdröckh, des Schiller, quand la guerre fut déclarée, les Allemands se livrèrent à un tel déluge de feu, plus tard Guillaume I^{er} s'écroula et fut remplacé par son fils. Avec un pareil enthousiasme sous ses ordres, quand il passa, elle était devenue la Mère affective de l'Europe. Elle eut de lui produire les conseils, voire les remontrances. Puisqu'il lui retirait sa confiance, elle ne l'honorait plus de sa conversation.

Après un dernier moment, il hésita. Certes, il avait pris une résolution, mais il se sentait ébranlé. Dans son cerveau, il fut accablé par des figures froides, des mines réservées. Certains fonctionnaires, retour d'œil, paraurent pénétrés d'impatience: ils se considéraient comme historiques. Son chef direct, qui était de ceux-là, lui demanda des éclaircissements. — Pourquoi n'avez-vous pas rejoint à Versailles? Il conta son aventure, sa tentative échouée, son arrestation, sa fuite. L'autre l'écoutait en silence, l'air songeur. Enfin, il reprit: — Et pendant l'insurrection qu'avez-vous fait? C'était décidément un interrogatoire. — Rien de tout. — Ah... où habitez-vous? — Rue du Mont-Thabor. Le chef surpris: — Alors vous avez vu brûler le ministère? — Oui. Le jeune homme se troublait; ses yeux vacillaient... Il se comprit suspect; en même temps, il sentait bien que l'heure était venue de lui dire, d'écrire la véritable des valeurs et des litres sacrées par un miracle. Dans quelques minutes, il ne serait plus rien.

Le second jour sera consacré à la visite de Madrid... Le troisième jour, qui sera celui du départ, M. Loubet assistera à une grande revue... Le quatrième jour, qui sera celui du départ, M. Loubet assistera à une grande revue... Le cinquième jour, qui sera celui du départ, M. Loubet assistera à une grande revue...

On y verra une preuve nouvelle de l'unité des mœurs qui unit les deux pays et de la confiance absolue que l'identité de leurs intérêts leur permet de ressentir l'un pour l'autre. — ODESSA VILLERS.

